

Antonin Moeri

Paradise Now

nouvelles



camPoche

« Paradise Now »
a paru en édition originale en 2000
chez Bernard Campiche Éditeur, à Orbe

Ce livre de poche paraît avec l'aide de
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

« Paradise Now »,
deux cent cinquante-deuxième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le quarantième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration d'Huguette Pfander
et de Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Philippe Pache,
« Lausanne, 2009 »
Photogravure : Bertrand Lauber, Color*, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-253-9
Tous droits réservés
© 2009 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

1. LA CHAMBRE VIDE

AYANT découvert, avec une sorte d'effroi mêlé d'appréhension, que sa chambre était vide, Clément ferma les yeux, resta immobile sur le seuil, les mains dans les poches d'une veste passablement élimée, un sourire qui en disait long sur ses grosses lèvres appétissantes. Un bruit sourd se faisait entendre, un genre de mugissement industriel qui évoquait la bétonnière et le concasseur à mâchoires. C'est pire qu'une suite d'explosions, que des sirènes hurlantes et le vrombissement des bombardiers. Les parois tremblent, les vitres vibrent, les lames du parquet trépident.

Dire de la situation qu'elle est infernale serait exagéré. L'outrance n'est pas de mise, ici. Elle ruinerait toute tentative de définir un lieu, un espace, un personnage. Mais comment avancer lorsque l'accès à la parole présente des difficultés tenaces, quand les mots se referment comme des huîtres sur des perles rares et qu'il ne nous reste qu'une issue : raconter ce qui nous advient dans l'écriture, cette utopie d'exactitude, ce temps rare qu'on arrache à la mort dès l'instant où, store baissé et spot allumé, on laisse fuir l'après-midi, danser la migraine et chanter les couleurs ? Où serait le mérite si notre homme songeait à se faire comprendre ? Il y a, pour ce type

de projet, des amicales d'anciens élèves ou des associations reconnues d'utilité publique. Clément est incapable d'adhérer théoriquement ou sentimentalement au moindre mouvement d'indignation ou de contestation. Se déclarer d'accord avec un quelconque idéal partagé par dix, cent ou mille individus ferait de lui un François, un Yves ou un René, mais pas un Clément. La différence est là. C'est le défaut rédhibitoire interdisant toute participation à une course épuisante et combien réjouissante, celle des innombrables militants de la proximité.

Non seulement dans sa tête mais aux alentours, il entendait le grondement du concasseur à mâchoires. Cette abominable machine désagrège, liquide les images qu'on pourrait joyeusement combiner dans cette chambre débarrassée de ses meubles, de ses jouets électroniques, de ses livres et de ses tableaux. Clément sent comme une déchirure dans sa poitrine, comme une fêlure sous son crâne olympien. Il se sent écrasé, broyé par les dents de la terrible machine. Ce sont des coups portés avec détermination à son corps, c'est une série d'idées auxquelles il ne peut s'arracher. Plus il avance dans le maelström, plus le brouillard se fait dense. Il en perd la raison, je veux dire ses repères habituels. Des pans entiers de sa personnalité s'écroulent. Il n'a plus de boussole, ne distingue plus ni bien ni mal, ni beau ni laid, ni faux ni vrai. Ce n'est pas de l'indifférence (Clément étant le contraire d'un tiède), c'est un corps à corps. Cette locution évoque la mêlée, le combat, l'agressivité, la guerre antique, le crime et le châtement, la rage du bourreau et l'affreux rire de

la victime. Clément n'a aucune pitié de lui-même. Ses parents auraient dû l'appeler Mars, mais ils ont préféré l'appeler Clément, parce que ses parents sont des gens bien, qui bénissent la vie, qui ne méprisent pas les autres, qui inventent quotidiennement le bonheur. Dévoués, ponctuels, reconnaissants. Dieu fait leur force. Ils n'ont jamais connu la débauche, ni l'ennui ni la folie. Ils se sont habitués. Ils ont tout accepté comme allant de soi, comme étant naturel... Pensant à eux, Clément esquisse un sourire. Ce sourire serait à étudier, car il en dit long sur les caprices et les mobiles de ce garçon apparemment jovial.

Nulle trace de ressentiment dans ce sourire. Et puis, il ne l'adresse à personne, ce sourire. Le léger mouvement de la bouche et des yeux exprime-t-il le dédain, le dégoût ? Un esprit averti saurait facilement décrire le visage, classer l'expression. Il saurait, avec morgue ou avec empathie, déterminer un trouble d'après ses symptômes. À partir de quelques signes patiemment observés, le docteur avancerait des hypothèses, proposerait des solutions et recommanderait la prudence ou la modération. Clément prendrait acte des nouvelles révélations sur son état. Il pousserait son idée jusqu'aux limites extrêmes de ses possibilités, il épuiserait la patience du médecin en l'abreuvant de caresses verbales. Il saurait y faire, car il est connu, dans le milieu des gens apparemment fragiles, pour être obstiné, en proie à des obsessions de lutteur.

Dans cette chambre visitée par les cambrioleurs, où ne subsistaient qu'un bout de crayon, des feuilles

blanches et une caisse en bois ayant contenu des bouteilles de pauillac, Clément se sentait bien. Il avait, depuis longtemps, nourri un rêve similaire. Se retrouver dans un espace vide, où il renaîtrait à la vie en créant des agréments qui soient les siens, en modulant une mélodie qui soit la sienne, en inventant sa propre vie, en apprivoisant les mots qu'il bichonnerait, qu'il soignerait comme on soigne des outils, des détails... ou des fleurs. Il se pencherait sur elles en esquissant ce sourire dont nous avons parlé, que nous aimerions comprendre et qu'il adresserait, cette fois, à des roses.

2. LE CYCLISTE

IL Y A, dans nos campagnes, des villages construits avec une rigueur géométrique autour d'un centre: une place dont le pavé est composé de petits cailloux polis, plantée de quelques vieux arbres qui donnent de l'ombre aux terrasses. Une température agréable permet à des sybarites de s'asseoir sur ces terrasses.

De ses yeux que l'étonnement dilate, un cycliste voit ces hommes vautrés sur des chaises pliantes, sirotant du blanc, du vermouth ou des limonades, émettant leur avis sur la politique nationale, fumant des cigarettes, observant les rares passants, souriant distraitement aux rayons d'un soleil arriéré que les collines vont engloutir.

Le cycliste pédale énergiquement. Une dame aux cheveux laqués, lèvres peintes et bijoux dorés, traverse la ruelle. Ses vêtements indiquent un niveau de vie aléatoire. Elle se rend peut-être à l'épicerie, imagine le cycliste en changeant de vitesse, pour y acheter de la coriandre, du thym ou un autre ingrédient dont elle aura besoin pour préparer sa sauce. Elle n'a rien de séduisant, se dit-il, mais son destin croise le mien; elle est bien là, sur le bitume qui sent si bon, tendue vers un objectif, avec son air de tout vouloir comprendre, de devoir accepter bien des

choses. Un léger mécontentement court autour de sa bouche fermée ; de fines rides commencent à inscrire l'âge sur son visage fardé.

Le cycliste se demande d'où lui vient ce besoin de faire apparaître à son esprit l'image d'une dame qu'un hasard, celui du défilement quotidien par-delà les carrefours, les impasses et les zones industrielles, lui permet d'apercevoir dans un village cosu, près d'une place aux pavés disposés en lignes incisées, où des gens critiquaient âprement les décisions du gouvernement fédéral, sirotant du blanc, du vermouth et des limonades, jambes croisées sous les tables pliantes, bras pendouillant dans le vide, léchés par les derniers rayons poudrés d'un soleil finissant sa course au-delà des champs, des cultures et des collines, où commence le pays de Louis XIV, où l'histoire est en marche, où les responsables politiques s'affrontent dans l'arène des projets à réaliser.

Mais d'où lui vient ce besoin d'évoquer la dame aux cheveux laqués, les vieux arbres donneurs d'ombre, les clients de l'établissement public, une chapelle récemment rénovée, construite en haut de la ruelle, tout près de... présence suprême que le cycliste ne peut nommer dans ses errances autour du centre, ce centre en lui-même qui ne relève ni de la géométrie, ni de l'architecture, ni de la géographie, ce centre qui refuse toute définition.

Ce besoin cache sans doute un désir longtemps réprimé d'organiser sa propre défense, de constituer des parapets, d'édifier une retraite obscure, où il puisse survivre à l'insoutenable pression des faits.

Mais si le cycliste voit des gens prendre du bon temps en conversant, s'il voit la chapelle et la dame aux cheveux laqués, c'est qu'il ne pense pas. On nous a appris que la pensée ne pouvait se développer que lorsque prenait fin la vision des images.

Le cycliste n'est pas un penseur, mais autre chose. Il est incapable de définir cette autre chose. Dans le défoulement quotidien, il cherche des réponses aux questions qu'il se pose. Difficile de trouver des réponses... Le feu passe au vert. Les pieds reprennent contact avec les pédales. L'homme se lève sur sa bécane pour redonner mouvement à une masse de chair, de nerfs, de câbles et de ferraille. Il voit les fanas du bien-être foncer vers leur éden, où ils pourront enfin donner libre carrière à leurs pulsions les plus nobles.

3. UN GRUTIER

LE PÈRE de Sophie est grutier. Tout le monde sait qu'il s'agit là d'un travail difficile, honorablement rétribué. Or celui qui dirige les mouvements d'une grue le paie de sa personne. Une solitude glacée entoure ces gens qui préfèrent se retrancher non par dégoût de la vie, mais par désir de dominer la scène. Les chantiers peuvent varier, les paysages également. Les équipes peuvent compter des dizaines, voire des centaines d'ouvriers plus ou moins spécialisés. Les contremaîtres peuvent être gros, sveltes, athlétiques ou rachitiques. Les commanditaires peuvent exister ou ne pas exister, vivre dans le pays ou à l'autre bout du monde, nourrir des projets grandioses ou des intérêts mesquins, avoir un robuste appétit ou préférer l'ascétisme, aimer les arts plastiques, les courses de formule 1 ou le jeu d'échecs, affirmer leurs convictions ou les ravalier honteusement, susciter constamment l'irritation de leur entourage ou appeler la sympathie dès qu'ils franchissent le seuil d'une salle de décision. Ces commanditaires peuvent être des sponsors décontractés ou des financiers intraitables, le grutier continuera éternellement de gravir les échelons de sa machine, de presser sur les boutons, de tirer les manettes, de hurler des ordres à travers le vent et le

vacarme, de craindre le pire, de se croire dans une cabine de pilotage, de fendre les airs d'un continent à l'autre, d'une capitale scandinave à une mégalopole extrême-orientale.

Depuis quelque temps, le papa de Sophie ne rentrait plus à la maison. Plus du tout. On s'est d'abord demandé ce qui pouvait bien lui être arrivé. On téléphona à son entreprise, on s'informa. L'inquiétude se lisait sur tous les visages. Il y a tant d'accidents sur les chantiers en cette époque d'impatience chronique. On envoya une personne autorisée sur le lieu de travail. Le père de Sophie fit savoir qu'il ne voulait plus quitter son siège. Désormais, et pour toujours, il resterait là-haut, plus près des nuages qui bougent, se défont et se reforment, gonflent, éclatent et disparaissent. Il dormirait là-haut, dans un air pur que les brises lui souffleraient aux joues, été comme hiver. Il mangerait là-haut les mets qu'on lui acheminerait au moyen d'un panier attaché à une ficelle. Il ferait tant bien que mal ses besoins dans une cuvette accrochée à d'autres ficelles. Il ne lirait plus le journal, par désintérêt peut-être, plus probablement par mépris de la confusion et de l'à-peu-près. Il ne fumerait plus de cigarettes par souci de conservation, et pour se prouver qu'il est capable de maîtriser ses mauvais instincts.

Dans un esprit d'aventure, il ne toucherait plus son salaire, ne ferait plus d'économies, résilierait tous ses contrats d'assurances, changerait rarement de vêtements, n'irait plus en vacances, ne cirerait plus ses chaussures, ne regarderait plus la télévision,

ne circulerait plus en auto (il la laisserait au garage), n'irait plus courir dans les rues, les parcs et les forêts, n'entretiendrait plus sa forme en fréquentant une salle de gymnastique. Tout cela, il y renoncerait, dans l'idée de réaliser un vieux rêve : imaginer son épouse dans le silence impressionnant des espaces infinis. Il ne la palperait plus, ne lui parlerait plus, ne mangerait plus avec elle ni ne dormirait plus à ses côtés, il garderait d'elle ce qu'il y a de meilleur, qu'il projetterait sur le mur de l'immeuble enfin terminé, où les lumières des cuisines, derrière le verre dépoli, s'allument le soir, la plupart des appartements étant déjà loués à différents locataires. Depuis longtemps, il voulait que remontent à son esprit les souvenirs : la première rencontre sur une plage d'Italie, les calmars, le vin rouge et les peaux hâlées, la seconde nuit dans le lit à roulettes d'un hôtel de troisième catégorie, les rires, les surprises et les heures matinales, où l'on refait le monde en oubliant l'asservissement des jours qui passent, les petits déjeuners dans la salle où tournaient lentement les pales d'un immense ventilateur.

Dans un esprit de rébellion, il refuserait tout arrangement, tout compromis, toute discussion. Non seulement il prendrait racine dans sa grue adorée, mais il s'incrusterait dans la cabine arrangée d'originale façon : portrait du grand-père marin collé à la vitre, quelques phrases d'un révolutionnaire cubain entourant la photo de Sophie, celle de sa femme et celle d'une victime oubliée au bord d'un désert, le dessin d'un enfant représentant des animaux de la jungle, des boas constricteurs et

autres reptiles effroyables, quelques aphorismes d'un auteur honni, des fiches abondantes couvertes de notes, de calculs et de prévisions. Il ne répondrait plus aux injonctions, aux ordres ni aux conseils des médecins alertés. Il repousserait avec dédain les cachets, les tisanes et les gélules. Il ne réagirait plus aux romances sentimentales de tous ceux qui prétendent, depuis des décennies, l'envelopper d'amour, de tendresse et de compréhension. Il accepterait sans peine la quiétude des heures inutiles, au-dessus du bruit et des œillades incendiaires, juste au-dessous du firmament.

Sophie aimait son père d'un amour assez répandu parmi les filles de son âge. Elle conclut un accord avec lui. Elle fut la seule personne autorisée à rester un moment auprès de lui, avant la nuit. Il faut préciser que Sophie ne gravissait pas les échelons en fer. Elle restait en bas et lui parlait par l'interphone installé à cet effet. Au début, elle lui posa beaucoup de questions concernant sa décision, qui n'avait pas été prise à la légère, qui avait été mûrement réfléchie, qui apparaissait comme un choix décisif dont on a pesé les conséquences. Puis elle accepta de suivre son père dans les digressions infinies qu'il lui proposait quotidiennement. D'une voix mélodieuse, il passait d'un sujet à l'autre avec élégance, il glissait sur les vagues d'une mer agitée. Cette agitation qu'il avait su contenir tout au long de sa vie difficile, il lui donnait à présent libre cours. Il ne cherchait plus à incarner un personnage responsable, il ne mettait plus de masque sur son visage. Tout son corps

tremblait lorsqu'il racontait ses souvenirs, ses rêves de domination, ses caprices d'enfant. Sophie revenait chaque soir écouter son cher papa. On les entendait rire depuis les immeubles voisins. Les gens qui passaient sur l'avenue comprenaient aussitôt que quelque chose d'inhabituel avait lieu. Mais on ne posait pas de questions, on préférait parler des hôtes chez qui on allait, des actrices jouant dans le film qu'on allait voir, des secours envoyés dans un pays où la terre avait tremblé. Sophie savait que personne ne viendrait la déranger. Elle pouvait donc tendre l'oreille dans un état d'insouciance passablement agréable. Car les histoires qu'elle entendait s'emboîtaient exactement les unes dans les autres, comme les poupées russes qu'elle avait reçues d'une tante ravaudeuse. Il n'était certes pas question de médecin grec, de prince sanguinaire, de pêcheur perse ou de génie puni pour sa témérité, mais les transitions étaient des plus heureuses. Le papa pouvait, dans un même élan, évoquer une plage de galets, les sinuosités d'un fleuve, une réunion syndicale, des écolières qui ont fui l'école, les cheveux blancs du grand-père marin, un café louche de Cadix, une manif de gens mécontents, une balade en Islande et une beuverie en compagnie de grutiers macédoniens.

Sophie lui demanda un jour pourquoi il ne rentrerait pas à la maison. Elle lui expliqua la situation, lui révéla la tristesse des soirées passées sans lui. Elle lui avoua son besoin d'avoir un père à table, d'entendre sa voix grave, de voir ses mâchoires au travail. Contre toute attente, il la laissa parler

longuement et elle perçut dans l'interphone de petits sanglots. Oui, c'est la vérité, le père, là-haut, pleurait. Non pas de désespoir, mais parce que, ce jour-là, il se rendit compte d'une chose : vivre sans les autres est impossible.

4. LA SIRÈNE

ME SUIS RETROUVÉE l'autre jour au bord d'un lac. Assise sur un petit mur élevé à quelques mètres de l'eau, je mangeais une pomme. J'avais marché le long d'une rivière, entre les troncs gris d'arbres tordus. J'avais croisé un chien au regard exaspéré, un écureuil et deux garçons au crâne rasé échappés, semblait-il, d'un foyer pour caractériels. Fatiguée par la balade, je sentais les muscles de mes jambes. L'indisposition du matin avait disparu, j'étais prête pour la perfection. Je ne voulais plus songer ni à l'école, ni aux parents, ni aux devoirs à domicile. Les voix plaintives, les hurlements et les menaces, je ne voulais plus les entendre.

Mais sortir de la ville n'est pas une mince affaire. En outre, manquer les cours entraîne des sanctions. Que diable, je n'en pouvais plus. Jouer mon rôle d'élève docile, souriante, avait perdu de son intérêt, en tout cas ce jour-là. Ma vie flottait loin au-dessus des campagnes endormies. Elle s'envolait par-delà les pays et les plaines d'Europe. Je devenais vieille fille, à manquer du courage d'aller au bout de mon rêve, un rêve sans contours. Je ressentais comme une envie de naufrage. Aucun espoir d'échapper à la torpeur si je ne prenais pas une décision.

Je voulais la liberté, ici, maintenant, tout de suite. Je voulais quitter ma mère que je ne supporte plus, qui demande inlassablement si je me sens bien, si les devoirs sont faits, si la nourriture me convient, si le prof de maths a changé d'attitude à mon égard, si mes copines sont en forme, si je lis attentivement les livres qu'elle me conseille de lire. Une mère qui, croyant me couvrir d'amour, ne fait qu'encombrer ma vie. Une mère que je pourrais tuer quand je la vois revenir du fitness, qui craint le vieillissement de sa peau, de ses articulations, qui passe ses journées à faire de la poterie, du tissage et de la peinture. Je déteste ses tableaux insipides recouvrant les murs du salon, du corridor et de certaines chambres. Elle se voudrait plus belle que moi. Elle pense être plus éveillée mais me voit tout de même diplômée des hautes études commerciales, avocate ou fondée de pouvoir. Elle me voit mariée à un chef de filiale ou à un membre éminent du parti socialiste...

Ses intuitions fulgurantes lui ont permis de réaliser son rêve le plus cher : avoir un mari joueur de golf, se déplacer en quatre-quatre, vivre dans une demi-villa (l'autre partie ayant été achetée par un ingénieur qui vient de perdre sa place), se prendre pour une artiste en exposant, dans un couloir ou un ancien grenier, des croûtes dont n'importe qui aurait honte. Devrais-je correspondre à son rêve de grandeur ? Peut-être a-t-elle le sentiment d'avoir raté quelque chose... Elle aurait mieux fait de s'allonger dans la boue, de choisir un amant avec qui elle aurait retrouvé ses premiers cris et ses premiers soupirs...

Je songeais à ces choses lorsque je vis une très jeune fille s'asseoir à quelques pas de moi, sur le mur élevé à quelques mètres de l'eau. J'ai immédiatement remarqué ses grands yeux bruns, ses lèvres bien dessinées, sa peau douce, la finesse et la souplesse de sa taille. J'imaginai un caractère romantique, une sensibilité hors du commun. Sa chemise à carreaux noirs, ouverte sur une poitrine où les seins étaient à peine dessinés, indiquait, je ne sais trop pourquoi, une origine modeste. L'absence d'arrogance dans ses gestes et ses mimiques confirma mon impression. Quand nos regards se croisèrent, elle esquissa un sourire. Je n'osai lui demander si elle avait séché les cours, comme moi. Je préférerais me taire. Elle préféra également le silence...

Des cygnes allaient et venaient sur les galets. Ils étaient nos compagnons sur cette plage fréquentée, l'été, par les citadins, les amoureux, les gamines et les tantines. L'extrême jeunesse de l'inconnue me rendit prudente. Je ne voulais à aucun prix l'effaroucher mais, lorsqu'elle se mit à parler (on aurait dit qu'elle s'adressait aux vaguelettes), j'eus tant de peine à la comprendre que je fis une mine désabusée. Elle se tenait immobile, droite comme un mât, les mains posées sur ses genoux, monologuant avec un plaisir manifeste. J'articulai quelques mots, des phrases banales qu'elle fit semblant de comprendre. S'intéressait-elle à ce que je pouvais dire ou au son de ma voix ? En tous les cas, la sienne, frêle et trébuchante, évoquait le son d'une guitare. Elle la maîtrisait parfaitement, elle pouvait en jouer comme une actrice. Cette voix semblait plus fraîche que l'eau.

On aurait dit de l'eau pure sur ses lèvres bien dessinées. Mais de quoi parlait-elle ? Je ne sais plus exactement. D'un frère, je crois, son aîné, admirateur de Castro, de Che Guevara et du commandant Marcos... d'un frère brillant... subtil dialecticien... provocateur enjoué...

Le murmure de la jeune fille se mêlait au clapotis des vaguelettes, au bruit des pattes palmées des grands oiseaux blancs, au bruissement des feuilles que la brise, derrière nous, roulait sur l'herbe. Je ne sais plus si elle se rapprocha de moi ou si je me rapprochai d'elle. Ce dont je me souviens avec précision, c'est d'une vive émotion lorsque sa main se posa sur ma cuisse. D'un geste hésitant, je mis mon bras sur ses épaules et, levant l'autre, je suivis lentement du doigt la ligne de sa clavicule dépassant le bord de sa chemise. La longueur de sa clavicule me surprit... Bouffées de chaleur jusqu'au bout des phalanges qui frissonnaient sur la peau douce, en glissant vers les petits seins. Leur faible bombement avait quelque chose de troublant. Il n'y avait rien de craintif dans son regard, mais ses yeux semblaient s'être retirés au fond des orbites. Ils fixaient un point perdu par-delà les montagnes. Elle retenait son haleine qui avait un goût de fruit mûr. Sa joue toucha la mienne. J'ai toujours été maladroite. Je lui demandai son nom. Elle eut à peine le temps d'articuler la syllabe *ma* et la syllabe *non*. Sa bouche mangeait la mienne. Elle serrait ma nuque. Je caressais la sienne. Les cygnes prenaient le large, l'un derrière l'autre : le papa, la maman, les deux petites ou les deux petits. Ils allaient lentement mais avec

détermination. On les a regardés s'éloigner, puis disparaître. On se regarda. Il y avait de la joie dans ses yeux. J'avais de la peine à cacher mes larmes. Des larmes de bonheur. Elle souriait comme un enfant en bonne santé. Une odeur d'algues faisait frissonner sa narine. Je promenais un doigt tremblant sur sa joue. J'entendais des soupirs dans sa poitrine, où les seins étaient à peine dessinés. Les petits gémissements flûtés ressemblaient à ceux d'un gosse en bas âge. Ou étaient-ce ceux d'une sirène ?